



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Tandis que nous vivons à Paris dans le *statu quo* des modes d'été, déjà à l'horizon peuvent s'apercevoir les préparatifs des modes d'automne. — Ces créations, toutes prématurées qu'elles puissent paraître, sont d'une grande importance pour les pays lointains, où les *articles* de Paris n'arriveront que deux ou trois mois après leurs commandes. — Ainsi, c'est dans cette pensée que nous recommanderons les nouveautés qui se préparent chez M^{me} Dasse ¹.

Ce sont des coupes, des étoffes, des ornements, qui, tout empreints de la richesse et des nuances que réclament les modes de l'hiver, révèlent dans leur exécution un charme, une variété, une élé-

gance qui attestent du succès qu'elles sont appelées à obtenir lorsqu'elles paraîtront dans les salons de Paris. Mais pour leur laisser l'inconnu jusqu'au moment de cette apparition, on comprend que nous ne pouvons rien dire, hors qu'elles seront charmantes, et que les pays étrangers qui les recevront avant nous pourront se louer de la bonne fortune qui leur envoie les prémices des modes nouvelles de M^{me} Dasse.

Toutefois, inspirées par ce vieux précepte que bonne charité commence par soi-même, revenons bien vite aux élégances coquettes et charmantes composées pour nos gracieuses Parisiennes par l'habile modiste que nous venons de citer.

Chez nous c'est encore la gaze légère, la fine paille, les fleurs des champs, qui composent les plus jolies coiffures, qui s'en vont dans les châteaux, les bains de mer

¹ Rue Richelieu, 38.

et aux eaux ; — et tout cela se façonne chez M^{me} Dasse avec cet art piquant qui fait que la simplicité et la grâce cachent l'étude de l'art. — Ce talent précieux que M^{me} Dasse transmet déjà à sa jeune fille assurent que toujours s'uniront dans les modes de cette maison la jeunesse et la distinction, premières séductions que nous voyons dans les chapeaux en paille de riz ornés de branches d'avoine, de chutes de roses de haies, ou de bouquets de muguet entremêlé de boutons de roses et de légères fleurs d'héliotrope.

Parlons aussi des capotes en crêpe rose ou bleu, à coulisse, recouvertes de tulle blanc ou d'une gaze lisse si transparente que ce double bouillonné forme comme une mousse rosée ou azurée, ornée sur le côté d'une rose mousseuse ou d'un pavot double, blanc, panaché rose, avec branche de petits boutons en dessous de la passe.

Les plus ravissantes sont celles dont le tulle se soulève des deux côtés de la passe, de manière à retomber sur deux bouquets de pâquerettes ou d'œillets, et, partant de là, retombe en petite voilette de chaque côté.

Une charmante capote en vert tendre, à coulisse, ornée sur le côté d'une touffe de primeveres en velours de deux ou trois nuances de vert.

Plusieurs capotes en crêpe blanc, jonquille ou lilas paille, avec une légère chicorée autour et au bord du bavoi. Pour ornement, des nœuds de ruban, de gaze façon dentelle, retombant en plusieurs bouts frangés et plus frais et plus jolis qu'aucune espèce de fleurs.

— Le luxe des mouchoirs est toujours maintenu par la maison Chapron¹. — Rien n'est de meilleur goût que ses mouchoirs broderie anglaise, qui ont tout à fait remplacé le feston mat ; broderies en couleur imitant les fruits, chiffres, armes, écussons, d'une recherche admirable de travail. — Mouchoirs de négligé à pointes formées par un feston et de la dentelle ; mouchoirs de parure en broderie au plumetis, mélangée d'application d'Angleterre, puis les mouchoirs à rayures semées de bouquets. Toutes ces nouveautés si charmantes se

passent de main en main aux eaux, où d'infatigables travailleuses essayent, mais en vain, d'imiter les petits chefs-d'œuvre de la *Sublime-Porte*.

M^{me} PAYAN.

Parmi les réputations industrielles de Paris qui ont grandi entourées de succès, d'approbation et d'intérêt, le plus généralement partagé, doit se placer bien certainement le nom de M^{me} Payan¹.

Toute jeune et toute spirituelle, M^{me} Payan, inspirée par le goût de la mode, révéla, dès ses premiers essais, l'heureux talent qui devait la placer au premier rang de nos grandes maisons parisiennes ; trouvant dans sa sphère mille piquants aliments pour son imagination inventive et brillante, elle dépassa bientôt tout ce qui était imitation pour créer des nouveautés qui lui attirèrent une clientèle qui s'étendit partout où le goût du luxe et de la lingerie s'était propagé. — Elle apporta dans ce genre de luxe une perfection, une variété, mille créations toujours nouvelles, ravissantes, inconnues.

Passant des articles les plus simples aux fantaisies les plus élégantes, on vit chez elle se créer, auprès de la chemisette de batiste la plus négligée, la robe de bal en tulle, gaze ou tartaïane, toute rehaussée de broderie de soie, et d'or, en dessins de toutes nuances.

Depuis quelques années surtout, la fantaisie, qui fit produire tant de mantilles, pardessus, cazawecks, etc., fut, pour M^{me} Payan, une source d'inventions plus piquantes les unes que les autres, et nulle ne peut l'égaliser pour l'élégante fraîcheur de ses costumes d'été enrichis de dentelle et de rubans noués, façonnés, harmonisés dans tous les styles de la mode la plus moderne.

Il nous eût été difficile d'énumérer tous les beaux envois, toutes les corbeilles de noces, tous les trousseaux composés par M^{me} Payan, et suivis des félicitations les plus flatteuses.

Depuis les luxueux et frais costumes que nous avons vu expédier pour les Indes,

¹ Rue de la Paix, 7.

¹ Rue Vivienne, 15.

jusqu'au dernier trousseau parti pour Amsterdam la semaine dernière, et qui certes pouvait servir de modèle comme recherche exquise dans tout ce que la lingerie peut offrir...

Ce trousseau, destiné à l'une des plus gracieuses fiancées de la Hollande, pourrait servir de modèle à tout ce qui se fait de plus perfectionné, de plus nouveau, de plus élégant en ce genre; et tous ceux qui l'ont vu chez M^{me} Payan l'ont félicitée d'avoir aussi heureusement envoyé à l'étranger un exemple du bon goût et de la recherche de notre industrie et de nos modes.

LES JEUX INNOCENTS.

Je ne suis en aucune façon de l'avis de M^{me} la duchesse de Longueville, qui prétendait que les jeux innocents n'étaient pas de son goût: je les aime fort, pour ma part, — surtout à la campagne, dans les soirées d'automne, lorsque les réunions se forment autour des feux allumés sans parcimonie dans les immenses cheminées des grands salons des châteaux.

Ces jours derniers, nous étions réunis à *Marly-le-Roy*, chez une veuve riche et aimable, propriétaire d'un de ces anciens hôtels bâtis par les courtisans du grand roi.

Tout le monde sait le règne éphémère de cette demeure royale, qui, ainsi qu'une brillante courtisane, a eu un éclat trompeur, des admirateurs passagers, et qui, au moment de la tempête, n'a pas trouvé un cœur dévoué pour la soutenir, une main amie pour la relever.

Marly, chacun le sait, fut un caprice du grand roi Louis XIV, qui voulut se bâtir une chaumière royale.

La révolution a détruit, brisé et vendu à l'encan tous ces chefs-d'œuvre. Aussi, aujourd'hui, nouvelle Ninive, il ne reste de Marly que quelques pierres au milieu des broussailles.

Mais le ravissant pays qui avait inspiré ce caprice à Louis XIV existe toujours, et appelle, par sa riche nature, tous les amis des arts et de beaux paysages; aussi, peu de campagnes offrent-elles une réunion aussi choisie de poètes et de littérateurs. A Marly, on voit aujourd'hui, auprès du joli

châtelet de M. de Kératry, le château principal de M. Mélesville, à côté la jolie maison de M. de Saint-Yve. Il y a encore M. Mauguin, le brillant orateur; et au-dessus de tout cela, comme pour les dominer de tout son orgueil, le palais fantastique de Monte-Cristo, bâti par M. Alexandre Dumas.

On doit comprendre que Marly, habitée ainsi, est toujours une charmante demeure; que les réunions y sont fort gaies.

Nous étions donc, comme je vous le disais, dans le salon de M^{me} la comtesse de J..., et nous jouions aux jeux innocents; on riait à cœur joie, et l'on cherchait, surtout dans les pénitences, à embarrasser les joueurs. Il fallait faire payer un gage au vieux marquis de L..., aimable octogénaire dont la mémoire, toute remplie d'historiettes du temps passé, termine presque toujours par un récit amusant la fin de nos veillées de campagne.

Donc, par un accord unanime, toutes les jeunes femmes vinrent se grouper autour de l'intéressant vieillard! Les unes, s'appuyant sur son épaule, laissaient s'entremêler leurs boucles de cheveux noirs aux mèches argentées qui couronnaient son respectable front; les autres, assises sur des escabeaux à ses pieds, levaient leurs jeunes et brillants regards vers le regard doux et bienveillant du bon marquis de L...; d'autres prenaient dans leurs petites mains blanches et roses les mains un peu anguleuses du vieillard. Et puis les mots s'échangeaient, les sourires se croisaient, et mille paroles pleines de parfums et de charme s'échappaient de toutes ces jolies lèvres pour solliciter du vieillard une histoire, tâche imposée pour le gage touché. Devant toutes ces séductions, le marquis de L... se sentit bien vite subjugué, et avec cette manière charmante qui n'appartient qu'à la vieillesse bonne, indulgente et gaie :

— Mes belles amies, dit-il en souriant, je me sou mets à votre tyrannie, puisque telle est la loi des jeux innocents; seulement, je vous demande de me choisir un texte facile et une histoire bien simple à raconter.

— Eh bien soit, reprit vivement une jeune fille avec une agaceries toute naïve; monsieur le marquis va nous raconter ici,

pour l'exemple de toutes, une histoire de vraie fidélité.

— J'accepte, répondit le vieillard, et pour ce, je vais vous raconter l'histoire d'un chien qui se rapporte aux lieux où nous nous trouvons, puisque c'était le chien de la malheureuse comtesse Dubarry.

Chacune alors s'assit autour du vieillard, et se mit à écouter, émue déjà par l'intérêt que venait de réveiller le triste nom de la Dubarry.

— Ce petit chien, commença le vieillard, était un épagneul noir taché de feu à longues oreilles soyeuses et ondulées, comme les plus beaux bandeaux de cheveux que je vois autour de moi. Il avait à ses pattes de longues manchettes d'une nuance orange mêlée d'un peu de blanc, qui traînaient sur la terre, et sa queue, terminée en panache, se balançait dans ses mouvements gracieux comme un long faisceau de plumes. Ce petit bijou de chien ne pesait qu'une livre et un quart, et la comtesse le portait dans son manchon lorsqu'il faisait froid, ou posé sur ses bras dans les plis de sa mantille, pendant la promenade qu'elle faisait sous les allées du parc de Louveciennes.

La nuit, il se couchait sur un petit coussin de satin cerise, recouvert d'un filet blanc, et ayant aux quatre coins des rosettes en ruban cerise. Le petit négrillon attaché au service de la comtesse était chargé du soin de sa toilette, et lorsqu'il était bien peigné, brossé, parfumé, on l'amenait à sa maîtresse, qui, tous les jours, lui mettait au cou un de ses plus jolis bracelets en guise de collier ; donc, il en avait de toutes sortes et de bien riches, croyez-moi, les uns en émaux, les autres en perles, en camée, en émeraude, ou en bijoux de toutes sortes.

Jugez, d'après tout ceci, combien Stella était aimée, choyée, adorée par tous les courtisans de la célèbre courtisane.

Mais, vous le savez, advint un jour fatal où la comtesse Dubarry quitta ce temple de sa fortune, de ses amours, de sa beauté, pour aller à l'échafaud. Il ne resta plus que de tristes vestiges de toutes ces grandeurs. Or, comme le soir même du jour où avait eu lieu l'exécution, ma mère, qui habitait une modeste petite maison à Marly, me racontait la vie si brillante de la comtesse Dubarry, nous vîmes s'arrêter devant notre porte

un petit paysan portant dans un panier d'osier un admirable petit chien dont il demandait un écu de trois livres. Le gardien de la prison où avait été renfermée la comtesse Dubarry avait conservé le pauvre animal, et il le portait tous les jours à sa malheureuse maîtresse. Par un sentiment de pitié bien rare à cette époque, il aimait à offrir cette dernière consolation à la comtesse, et ce fut le seul ami qui la visita aux dernières heures de sa vie ; mais depuis que la prison était vide, la pauvre petite bête, accablée de tristesse, ne voulant plus ni boire ni manger, menaçait d'une mort prochaine. Elle fut donnée à un petit mendiant, afin qu'il pût en obtenir un prix quelconque. Ma mère, qui avait vu ce petit chien dans ses jours de splendeur, le reconnut, l'acheta, et, dès cet instant, elle et moi employâmes tous les moyens possibles pour ranimer Stella, la distraire, la faire reprendre à la vie ; mais tous nos efforts furent inutiles, le pauvre petit chien, ne voulant prendre aucune nourriture, se couchait triste et languissant dans les coins les plus retirés de l'appartement. Le second jour, au matin, nous ne le trouvâmes plus. Nous passâmes plusieurs heures à le chercher inutilement, et le soir, comme nous étions à discuter sur cette disparition, le même petit garçon qui nous l'avait vendu apparut, portant encore un panier dans son bras ; dans ce panier était le corps inanimé de la pauvre Stella. Elle s'était traînée jusqu'aux portes de la prison, et était expirée probablement quelques minutes après. L'enfant, qui l'avait reconnue, crut devoir la rapporter, et nous le chargeâmes d'aller enterrer, sous un petit tertre de notre jardin, ce modèle de la fidélité.

Et maintenant, mesdames, continua le vieillard, que j'ai rempli ma tâche, permettez-moi d'ajouter, en manière de moralité, à cette petite histoire parfaitement vraie et ignorée, cette dernière conclusion : à savoir, que les faveurs vous abandonnent, la beauté vous échappe, la fortune vous trahit, et que la seule fidélité sur laquelle on puisse compter est celle d'un chien. Et quant aux jolies femmes qui m'écoutent, ajouta le vieillard, car chacune d'elles fait exception à la règle, je les place, comme



25 Aout 1849.

Bureau

2457.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Bonnet des M^{les} de M. Duix, r. Richelieu, 93. Robe de chambre par la M^{lle} Loyerrie, r. neuve
 des p.^{ts} Champs, 36. Etoffes et Piletot de bains en drap zéphir, des M^{les} Gagetin, r. Richelieu, 93.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.



autant de Stella, dans mes pensées et dans mon cœur.

A cette aimable flatterie, maints sourires, mots charmants, doux regards et tendres baisers vinrent pleuvoir autour du narrateur, qui, tout ému sous ce gracieux assaut, sentit un souvenir de sa jeunesse rayonner sur son front, se leva, nous dit bonsoir, sourit et soupira.

C^{ste} DE B.

LES BOISSONS AMÉRICAINES.

Quelqu'un, je ne sais plus qui, a osé dire un jour qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil; — et si je ne me trompe, le présomptueux qui a cru dire un axiome était un ancien, un contemporain d'Auguste et de Virgile!

Je ne confondrai pas ce téméraire en lui parlant de la vapeur, qui, à ma connaissance, ne date que de cent ans; — je ne lui dirai pas que jamais Cicéron et Horace ne se sont envolés en ballon; ce qui prouve d'une manière péremptoire que le ballon n'était pas alors inventé. — Je ne leur parlerai pas des becs de gaz, — ni des draps imperméables: il faut être parfois indulgent. — Aussi me contenterai-je de lui poser, du ton le moins doctoral qu'il me sera possible, cette simple question:

— Savez-vous ce que c'est qu'un *new american drinks*? — Alors vous verrez mon Romain — ouvrir de grands yeux, — se frotter les paupières, — et me répondre avec étonnement: Connais pas!

Preuve évidente que le Romain, avec sa phrase, voulait nous induire en erreur, et que le *new american drinks* est un produit nouveau éclos sous le soleil.

Et d'abord, allez-vous aussi vous exclamer, et demander aux échos d'alentour qu'est-ce qu'un *new american drinks*?

A moi donc l'honneur de vous instruire; à moi, l'une des premières victimes de ce perfide breuvage; — car le *new american drinks* est un breuvage; — mais quel breuvage!

Donc, depuis quelques jours, — devant le passage de l'Opéra, on voyait annoncé, en lettres de trois couleurs, que le restaurant du coin fournissait de nouveaux rafraî-

chissements inédits, — des *new american drinks*, — et suivait la nomenclature desdits rafraîchissements, détaillés dans une langue étrangère, ce qui est du meilleur ton à Paris.

Donc, — il fait chaud, — le soleil darde ses rayons sur le bitume, et le fait fondre. — Vous avez marché vite; vous étouffez de chaleur sous votre coachmann; — vous éprouvez le besoin violent de vous rafraîchir; — vous vous arrêtez devant le passage de l'Opéra, — et l'annonce attractive d'un rafraîchissement vient de surgir à vos yeux altérés.

Un *new american drinks*! — criez-vous au garçon; — et, tout essoufflé de cette prononciation d'outre-mer, vous attendez avec impatience la bienheureuse boisson.

Elle arrive enfin, — et on dépose devant vous, — tout d'abord, — un vase rempli d'eau de glace, — et au milieu de l'eau, nagent, dans une touchante union, des tranches de melon, des framboises, des groseilles, du piment, des oranges, des feuilles d'acacia, des fleurs de cerise, des tranches de cornichon, des fleurs de pissenlit. — Involontairement, vous évoquez la grande ombre de M^{me} Gibou.

Un tube de verre est placé dans le liquide. — Est-ce une cuiller pour remuer ce salmigondis?... Effrayé comme un habitant des rives de l'Ohio ou du Meschacébé à la vue du premier fusil, vous lui demandez la manière de vous servir d'un tel appareil. — Or, le tube sert à aspirer. — Vous aspirez donc, sans comprendre beaucoup quelle utilité il y a de boire ainsi; mais tout d'un coup le breuvage arrive à vos lèvres! Qu'avez-vous bu? — Est-ce de la rhubarbe, du séné, du sirop antiscorbutique?... Votre bouche est en feu! votre estomac implore un verre d'eau, le moins américain possible; — votre palais est embrasé comme un cinquième acte du *Prophète*. — Est-ce donc pour forcer le consommateur à redemander une glace, — française, — qui étanche sa soif, — que le *new american drinks* a été introduit à cet endroit? — Il était, je crois, impossible d'inventer une plus méchante plaisanterie, que de décorer du nom de *rafraîchissement* cette sauce tartare, entremêlée de menthe et de clous de girofle, qui vous fait venir les larmes aux yeux. — J'ai pris une fois un de

ces drinks, tout saupoudré de menthe, — et j'avoue que, de ce jour, j'ai compris les souffrances des chameliers du désert.

Et dire que la concurrence vient ainsi de s'établir, — à propos de ces new american drinks! — et ceux-là ne se disent pas seulement américains; — ils se disent mexicains! — On dit que sur leur carte ils ne se sont pas contentés de menthe et de canelle, — ils y ont ajouté de la poudre à canon: — est-ce pour faire sauter leur rival?

Toujours est-il que le new american drinks est en train de faire son tour de France, et qu'avant un an tous les Français se new american drinkiseront.

D***.

UNE ENTRÉE A LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Voici une petite historiette qui n'est pas inédite, mais que M. Adolphe Adam vient de rajeunir dans son feuilleton de *l'Assemblée nationale*.

C'était en 1768, au mois de juillet, par une chaleur étouffante.

Il était quatre heures et demie, le spectacle commençait à la Comédie-Italienne par je ne sais quelle arlequinade où Carlin faisait son entrée en scène. Carlin s'avance, jette un regard sur la salle, et la voyant complètement vide, reste un instant stupéfait à l'aspect de cette solitude absolue, et s'adressant au chef d'orchestre:

— Ma foi! mon cher ami, je n'ai pas envie de jouer la comédie pour toi, je m'en vais et je t'engage à en faire autant, toi et tes musiciens.

— Du tout, s'écrie une voix aigre du fond du parterre, je ne veux pas de cela, j'ai donné mes trente sous pour voir la comédie, et j'en veux pour mon argent. Carlin s'approche alors, et se faisant un abat-jour de sa main, cherche à pénétrer dans les sombres profondeurs du parterre. Il aperçoit un petit être de quatre pieds de haut s'efforçant de gravir les banquettes pour se rapprocher du théâtre.

— Mon cher monsieur, lui dit Carlin, si vous tenez tant à vos trente sous, mes camarades et moi sommes tout disposés à vous les rembourser. Si vous voulez même,

je me charge à moi seul de doubler la somme, et nous irons la boire ensemble.

— Monsieur, reprend l'interlocuteur en montant sur sa banquette, je n'ai pas soif. J'ai payé pour la comédie, je veux la comédie, faites-moi le plaisir de commencer.

Et en achevant ces mots, il prend une attitude où il déploie toutes les grâces de sa petite taille que surmonte une bosse démesurée.

— Mon cher monsieur, lui répond Carlin en le contrefaisant, cela ne se peut pas.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Je suis obligé, en commençant la pièce, de m'adresser au public; or, il n'y a pas de public, donc je ne puis pas m'adresser à lui.

— Et moi donc, monsieur, pour qui me prenez-vous?

— Je vous prends pour un bossu, le public ne peut pas être bossu.

— Vous êtes un insolent!

Carlin, arrachant son masque:

— Vous ne me connaissez sans doute pas, monsieur. Apprenez que je me nomme Carlo Bertinazzi, et qu'avant d'être comédien, j'étais officier de S. M. le roi de Sardaigne, et que jamais je n'ai laissé un outrage impuni.

— Vous vous trompez, répliqua froidement le bossu, vous n'êtes pas Carlo Bertinazzi, vous êtes Arlequin que j'ai payé pour voir et entendre. Moi, monsieur Arlequin, je me nomme Joseph Dubreuil, je suis clerc de procureur, et je demeure rue Saint-Honoré, en face les Feuillants. Demain, je dépose ma plainte au lieutenant de police, et l'on vous fera coucher au For-l'Evêque si vous ne faites pas votre métier sur-le-champ.

Ces mots dits, le bossu se rassied tranquillement.

Carlin avait tort: il le comprit. Il remit son masque et commença immédiatement son monologue, l'entremêlant de lazzi et d'allusions qu'il improvisait avec une facilité merveilleuse. Aussi, le bossu fut-il enchanté et il applaudit de toutes ses forces. Mais les camarades de Carlin, chargés de lui donner la réplique, apportèrent la plus grande négligence dans leur jeu; le bossu crut de sa dignité de tirer de sa poche une énorme clef dont il se fit un formidable sif-

flet. A ce bruit effrayant, les comédiens s'arrêtaient stupéfaits.

— Dam ! leur dit le bossu, vous êtes mauvais et je vous siffle, c'est dans l'ordre.

— Monsieur a raison, reprit Carlin, il est dans son droit ; respect au public et respect à nous-mêmes.

L'acte fut joué de la manière la plus satisfaisante. Le rideau allait se baisser, lorsque Carlin s'adressant de nouveau à son spectateur :

— Monsieur, lui dit-il, si vous rencontrez quelqu'un en sortant, dites-lui que vous n'êtes pas trop mécontent, peut-être cela l'engagera-t-il à venir demain.

Le bossu promit de s'acquitter de la commission et sortit en effet pendant l'entr'acte.

Quelques nuages s'étaient amoncelés au ciel pendant le premier acte de la comédie, et le second n'était pas achevé, qu'un orage épouvantable vint fondre sur Paris. Les promeneurs, poursuivis par une pluie battante, se sauvaient de tous côtés. Bien heureux furent ceux qui purent trouver un refuge dans les théâtres, et, avant la fin de la soirée, la salle de la Comédie-Italienne était garnie de spectateurs entassés dans les moindres recoins. Un d'eux se faisait remarquer par les gestes extravagants qu'il adressait aux comédiens en se frappant la poitrine pour se désigner, et leur montrant le triple rang de spectateurs dont il avait l'air d'être le conquérant. Le public nouveau venu ne comprenait rien à cette pantomime, mais les signes d'intelligence des comédiens, et surtout de Carlin, prouvaient au petit bossu que sa pensée était parfaitement saisie.

Le lendemain, il se disposait à partir pour son étude, lorsqu'un grand laquais lui remit un pli cacheté. Il l'ouvrit avec empressement. La lettre portait le timbre de la Comédie-Italienne et était ainsi conçue :

« M. Carlin et ses camarades prient M. Dubreuil de vouloir bien leur faire l'honneur de venir déjeuner avec eux et d'accepter ses entrées à la Comédie Italienne, comme remerciement et comme gage de leur reconnaissance. »

Le petit bossu n'eut garde de manquer de se rendre à l'invitation ; le déjeuner fut charmant, on but à la santé du bossu, il but à la santé de tout le monde : il ne manqua

plus une représentation de la Comédie-Italienne, et devint le meilleur ami d'Arlequin, qu'une fois hors du théâtre il consentit à reconnaître pour M. Carlin.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Un Passe-temps de duchesse.*

Un Passe-temps de duchesse !... Quel attrait a ce titre pour toutes les femmes, surtout pour celles qui ne sont pas duchesses, mais qui n'en ont pas moins des moments d'ennui, de découragement, de dégoût de la vie, qu'elles ne savent à quoi attribuer ! Le temps... l'orage... Non, non... Écoutez, voyez.

Après tout, une duchesse est une femme tout comme une autre : celle-ci le prouve ; car le danger a pour elle un attrait irrésistible ; et ce fruit défendu, toujours si séduisant, lui semble, à elle aussi, le meilleur, le seul qui puisse la faire sourire et lui faire oublier un moment les déceptions et les chagrins que le monde lui a déjà donnés.

Ce passe-temps de duchesse est donc le passe-temps de toutes les jolies femmes qui, se parant de leur mieux pour se faire coquettes, dissimulent leur beauté sous une toilette recherchée, et ne laissent que trop leur cœur à découvert.

La duchesse dont nous parlons aujourd'hui est jolie, bonne, et possède, grâce à notre auteur, tout le talent qu'il faut pour aimer et l'être : aussi le jeune comte, malgré toute sa fatuité et le souvenir de ses exploits, ne peut-il résister à tant de séductions, et tombe-t-il amoureux, dans l'acception la plus naïve et la plus sincère du mot. La duchesse a de l'esprit, de la finesse, de l'élégance, du sang-froid, et elle hâte le dénouement par une foule de mots charmants, et de traits pleins de verve et de délicatesse.

Cette pièce a toute la fraîcheur due à un heureux style de vingt ans. A travers ces petites roueries qui doivent amener un heureux aveu, on sent l'impatience de dire *je vous aime*, sous cet échange de compliments d'usage ; à travers ces confidences de fautes et d'erreurs passées, on sent le cœur, toujours le cœur ; il est partout !... En vain

l'esprit veut s'en rendre maître; en vain la triste vérité veut un moment l'anéantir: il reparait aussitôt, jeune, beau, rayonnant d'espoir dans l'avenir, grand, dévoué, généreux!...

Voilà un succès mérité. Quel écho dans le cœur des femmes! quel espoir pour les jeunes gens qui pensaient qu'aucune femme ne méritait d'être aimée! Ils auront tous rêvé à ce mot charmant: *Cherchez bien*.

Nous nous félicitons de voir M. Gaston de Monthau, rempli de courage pour le travail, obtenir, à son âge, un si beau succès. Nous, le remercions de commencer sa carrière en faisant avouer à ceux qui le savent, et sentir à ceux qui l'ignorent, que les femmes sont encore plus heureuses d'aimer que de plaire.

Brindeau est tour à tour léger, fat, amoureux, et charmant dans toutes les phases de son rôle. Judith est jolie, et charmante actrice. Un peu d'émotion a pourtant nui à ces excellents acteurs. Ne devons-nous pas leur pardonner? C'était la crainte de ne pas être assez aimés. Ils doivent être aujourd'hui complètement rassurés.

THÉÂTRE MONTANSIER. — *Le Groom*.

— Perdreau, dit M. Ernest à son groom, tu vas prendre mes habits.

— Avec plaisir, monsieur.

Et voilà Perdreau qui ôte sa livrée et endosse la redingote de son maître, sans oublier les gants blancs.

Il était charmant en groom, cet imbécile de Perdreau, mais en lion, avec le lorgnon fixé à l'œil, il est magnifique!

Arrive M. Boisluisant, le capitaine de spahis, un dur-à-cuire d'Afrique.

— Monsieur, dit-il à Perdreau qu'il prend pour M. Ernest, vous allez épouser ma nièce, ou nous allons nous couper la gorge.

— Je ne me coupe pas la gorge, répond Perdreau.

— Alors vous épousez... 180,000 fr. de dot! c'est beau, monsieur!

— Cela me va, dit Perdreau.

Et voilà le groom qui se frotte les mains et qui rit de cet air bête que vous savez.

— Monsieur, dit un garde du commerce, je vous arrête.

— Vous m'arrêtez! dit Perdreau, et pourquoi?

— Cette lettre de change de six mille francs...

— Ce n'est que cela, interrompt le capitaine en relevant sa moustache; tenez, voici six billets de mille francs.

Tout à coup apparaît la charmante Mathilde, la nièce du capitaine.

— Mathilde! s'écrie le fier guerrier, viens donc vite, voici ton fiancé.

— Ça? répond M^{lle} Mathilde, c'est son groom!

A ce mot, voilà le capitaine Boisluisant qui, dans sa fureur, lance un grand coup de pied au groom.

Sur ce, M. Ernest vient épouser Mathilde, et se tournant vers son groom:

— Merci, mon garçon; je double tes gages.

Voilà toute la pièce de MM. Bayard et Laya, moins les détails, qui sont comiques; moins les facéties, qui sont très-drôles; moins le jeu de Grassot, qui est très-amusant, et de Hyacinthe, qui est de la plus bouffonne excentricité dans son double rôle. Le public a beaucoup ri et beaucoup applaudi.

A ce Numéro est jointe la planche 2457.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.